

Thomas Snégaroff

Putzi

Le pianiste d'Hitler



folio

COLLECTION FOLIO

Thomas Snégaroff

Putzi

Le pianiste d'Hitler

Gallimard

Couverture : Adolf Hitler lisant un journal et Putzi
Hanfstaengl, le 25 avril 1932.
D'après photo © akg-images / ullstein bild.

© *Éditions Gallimard, 2020.*

Né en 1974, Thomas Snégaroff est un journaliste et historien français, spécialiste des États-Unis. Il fait partie de l'équipe de *C Politique* et de *C ce soir* sur France 5. Il est l'auteur de plusieurs essais, notamment *L'Amérique dans la peau* (2012, porté à l'écran pour Arte) et *Kennedy : Une vie en clair-obscur* (2013) aux Éditions Armand Colin, ainsi que *Bill et Hillary Clinton* (2014) et *Little Rock, 1957* (2018) aux Éditions Tallandier. Son premier roman, *Putzi*, a paru aux Éditions Gallimard.

PROLOGUE

David n'avait jamais rencontré de nazi.

Ses jambes le soutenaient mollement et il tenait ferme le bras que lui offrait sa compagne, Judith, qui l'accompagnait pour ce long voyage.

Le taxi les avait déposés au bout de la rue. Il fallait longer l'Isar, ce fleuve impétueux qui disparaît dans le Danube. David s'arrêta un instant afin de retrouver son calme. C'est là qu'avaient été jetées, de nuit pour ne pas attirer les curieux, les cendres des dignitaires nazis exécutés à l'issue du procès de Nuremberg. Et celles de Göring, qui s'était suicidé. L'homme chez qui ils se rendaient en ce matin de janvier 1973 avait été son ami, disait-on.

Le froid était vif; leurs pas s'imprimaient dans la neige. Les rares oiseaux et les arbres décharnés, bouleaux, frênes, saules et peupliers argentés, les regardaient passer, insensibles à l'angoisse qui les traversait. Ils longèrent une majestueuse demeure blanche, qui avait appartenu à Thomas Mann, puis la maison d'Ernst Hanfstaengl se dressa devant eux.

« Nous y sommes », lâcha David.

Judith sonna. Ils étaient attendus.

L'homme qui leur ouvrit était d'une taille exceptionnelle. Avec son large front et sa mâchoire proéminente, il paraissait jailli du crayon de Tomi Ungerer, le dessinateur de monstres. Oui, c'est cela, c'était le géant de Zéralda, le long nez en moins. De ce physique atypique se dégagait cependant une harmonie certaine. Ou plutôt, et cela bouleversa David qui ne s'y attendait pas, une douceur, celle-là même qui avait pu séduire les femmes qui s'étaient abandonnées dans ses bras.

« Chers amis, je vous attendais ! » Lorsqu'il se mit à parler, ce ne furent pas les mots qui frappèrent David, mais sa voix, pareille à une caresse. Et ce rire suraigu, féminin, qui semblait droit sorti d'un autre corps que le sien. Rien ne survient jamais comme on l'avait imaginé.

Je n'ai pas rencontré Ernst Hanfstaengl, disparu alors que je venais de naître, au milieu des années 1970. Je m'accroche aux souvenirs que David Marwell partage avec moi quarante ans plus tard, dans le salon de sa grande maison de la banlieue de Washington. Un chat beige à la queue coupée se frotte contre ma jambe.

Quand l'épaisse main d'Hanfstaengl enserra la sienne, David fut surpris par son propre calme. Ce n'était qu'un homme qui le saluait. L'angoisse qui le rongait depuis l'aéroport s'était évaporée. Il songea à son oncle, de l'autre côté de l'Atlantique, qui lui avait conseillé de briser la mâchoire de ce salaud de nazi. Face au vieil homme, l'idée lui sembla plus inappropriée encore.

« Mon jeune ami, appelez-moi Putzi, lança Hanfstaengl alors qu'ils étaient toujours dans l'entrée. Tout le monde m'appelle ainsi depuis l'enfance. Hanfstaengl, ça doit être trop compliqué. J'ai traîné toute ma vie ce surnom qu'une domestique m'a donné quand je devais avoir deux ans... Putzi, ça veut dire "petit bonhomme" en dialecte bavarois. J'ai longtemps trouvé ça grotesque. Je mesure deux mètres ! Quand on me voit, on ne se dit quand même pas "Tiens, voilà le petit bonhomme", si ? Enfin... J'ai fini par m'y faire. Appelez-moi Putzi. »

Une telle rencontre était risquée, David le savait. Les hommes de cette espèce ont un pouvoir de séduction dangereux. *Le Transport de A. H.* de George Steiner paraîtrait quelques années plus tard, en 1981. Dans ce roman, Hitler est vivant, il n'est pas mort à Berlin en 1945. Il se terre dans les forêts d'Amazonie. De jeunes Juifs sont chargés de le ramener en Israël pour le confronter à la justice des hommes. Le vieillard incarne une menace ; il a séduit des millions de personnes. « Ne le regardez pas, ne lui parlez pas. Contentez-vous de nous le livrer... » Mais les jeunes le regardent, lui parlent, et succombent.

Putzi posa d'abord ses yeux sur David, puis s'attarda sur Judith.

Elle était belle sans le vouloir. Lorsqu'on la complimentait, elle faisait mine de ne pas entendre. Les antisémites de la première moitié du xx^e siècle n'étaient pas venus à bout de cette vieille croyance selon laquelle les femmes juives étaient belles

parce qu'elles avaient échappé, comme l'écrit Chateaubriand, «à la malédiction de leurs pères, de leurs maris, de leurs frères» en ne se mêlant pas à la foule qui avait insulté et flagellé Jésus. Leur beauté, reflet du divin, était magnifiée, et jurait avec la laideur physique, donc morale, des hommes juifs — aux pieds de diables, aux nez crochus, aux yeux globuleux et aux lèvres épaisses. Ce qu'il restait de cette fascination pour les femmes juives n'avait toutefois pas empêché qu'on les gaze et qu'on les brûle. David se demanda si le regard que Putzi posait sur sa fiancée était ainsi mêlé d'attrance et d'effroi.

Putzi serra la main de Judith et lui tapota la joue, comme l'aurait fait un grand-père. Il était alors dans sa quatre-vingt-septième année. Mais ce n'était pas le genre d'homme qui se rétracte en attendant la mort. «Alors, il paraît que vous voulez faire un film sur moi?» lança-t-il d'une voix tonitruante, en leur ouvrant les bras. Une autre voix s'éleva depuis le salon : «Mais laisse-les donc entrer, papa!» C'était Egon, son fils, avec qui David avait organisé ce rendez-vous munichois. Putzi laissa le couple s'engouffrer dans le salon.

Face à moi, David Marwell ne se souvient que des piles de livres, d'un fatras de papiers, de bibelots, et, bien sûr, d'un piano noir, dont il ne sait plus s'il était droit ou à queue. Lors d'une première rencontre, l'esprit se concentre souvent sur l'essentiel, comme si la nouveauté empêchait les sens de dépasser le seuil de l'alerte. Si David était venu une seconde fois, il aurait sans doute pu

faire une description complète des lieux et même des odeurs. Mais il n'est jamais revenu. Je ne suis moi-même jamais entré dans cette maison de Pienzenauerstrasse, au cœur d'Herzogpark, quartier résidentiel et chic de Munich, et je n'ai trouvé nulle description de la résidence des Hanfstaengl. En me tordant le cou depuis le trottoir, je n'ai pu deviner, au-dessus des hautes balustrades de bois blanc, qu'une baie vitrée dont je suppose qu'elle donne sur un vestibule. Elle est en retrait de la rue, à l'abri des passants indiscrets.

À David et Judith qui, ne sachant quoi dire, le complimentèrent sur sa maison, Egon raconta que sa famille s'y était installée au début de l'année 1924, profitant de l'infortune d'amis américains qui l'avaient fait construire trois ans plus tôt. La mort soudaine du propriétaire, le peintre Walter Goldbeck, avait conduit son épouse Ruth à la céder à bon prix, avant de se consoler dans les bras d'un comte avec qui elle avait fréquenté, sur la Riviera, Francis Scott Fitzgerald et Zelda.

Dans les années 1920, la maison de Putzi n'était pas, comme aujourd'hui, cachée par des immeubles modernes et plutôt laids. Même si je soupçonne la famille d'avoir vendu une partie du terrain, son propriétaire est toujours un Hanfstaengl. Lire ce nom sur la sonnette a quelque chose d'irréel. Comme une brusque intrusion du passé dans le présent.

David observait la pièce. Pour la deuxième fois de la journée, ses yeux se posaient au même endroit que ceux d'Adolf Hitler. La première, c'était à

l'aéroport de Munich où il avait atterri le matin même. Celui-ci avait été inauguré en octobre 1939 en lieu et place du vieux champ qui ne cadrerait pas avec les ambitions des nazis, lesquels avaient fait de Munich la capitale officieuse de leur mouvement. En novembre, Hitler avait été l'un des premiers passagers à emprunter ce nouvel aéroport qui, à la fin de la guerre, serait épargné par les Alliés, soucieux de préserver des infrastructures de qualité en vue de reconstruire l'Allemagne.

Mais, dans la maison de Putzi, c'était différent. Il s'agissait d'un lieu intime, où Hitler avait été heureux.

Comme pour se protéger de ces pensées parasites, David se concentra sur son objectif. Il n'était pas sur les traces d'Hitler, mais sur celles de Putzi. Convaincre ce vieillard de raconter sa vie face à une caméra ne serait pas une mince affaire. L'idée remontait à plusieurs mois : à l'université, lors d'un cours sur le cinéma de propagande hitlérienne, le nom d'Hanfstaengl avait surgi. Ce que savait le jeune homme tenait en quelques pages lues à la bibliothèque : Putzi, moitié allemand, moitié américain, avait été l'ami d'Hitler puis l'informateur du président des États-Unis Franklin Delano Roosevelt.

Ces modestes données furent pour David la futaie signalant au promeneur l'entrée d'une vaste et dense forêt. Ce qu'il lut lui parut aussitôt receler un mystère, de ceux qui vous interdisent de faire demi-tour. Telle l'empreinte sur le sable découverte par Robinson Cruséoé ; une empreinte de pied qui n'est pas la sienne, et qui le plonge dans un abîme de pensées confuses et des mois

d'errance spirituelle. La trace d'une présence passée. Le signe que l'île n'est pas déserte. Un dédale.

Je m'apprête à m'y perdre à mon tour.

L'empreinte d'Ernst Hanfstaengl s'efface, le temps fait son œuvre, cette immense plage soumise au sac et au ressac de la mémoire.

En s'asseyant dans son fauteuil, le vieil homme laissa échapper un soupir de douleur. Sentant le regard des deux jeunes gens posé sur lui, il leur rappela qu'il était né en 1887, l'année où le Parlement britannique avait fait passer une loi imposant aux Allemands d'indiquer *made in Germany* sur tous les produits qu'ils exportaient vers le Royaume-Uni. Dans un rire, il précisa que les Anglais avaient non seulement continué à acheter des produits allemands, mais en avaient même acheté davantage, les considérant de meilleure qualité. «Je suis *made in Germany*, ajouta-t-il, c'est pour ça que les Anglais m'aiment autant!» Il était exalté. Et si David n'avait parfaitement compris l'allemand, il n'aurait pu suivre le cheminement de cette pensée mêlant avec vivacité deux langues, sans compter les locutions latines et grecques.

«Je leur joue quelque chose, Egon?» Putzi interrogea son fils pour la forme. Sans attendre sa réponse, il s'installa devant le clavier de son Steinway et entonna *Home on the Range*. «J'ai connu Franklin Delano Roosevelt à Harvard.

Il adorait ce morceau!» Voir un vieillard jouer de la musique est toujours surprenant. Le geste est moins sûr et l'attitude moins souple, mais le son n'a pas d'âge. «Et puis, j'ai travaillé pour lui, pendant la guerre! Oui, oui! Il paraît que je suis le seul être humain à avoir travaillé directement pour Hitler et pour Roosevelt... Vous le savez? Ça va vous coûter cher, ce film, très cher!» David esquissa un sourire tandis que la mélodie résonnait dans le salon.

Puis, sans laisser au jeune Américain le temps de reprendre son souffle, Putzi enchaîna avec le prélude de *Lohengrin* de Wagner, un air prisé d'Adolf Hitler, qui y puisait son énergie. C'est en tout cas ce que le pianiste confia à David et Judith avant de s'interrompre brusquement. «Je ne joue plus aussi bien qu'avant, décréta-t-il. Egon, apporte-nous de l'alcool, il est l'heure de boire.» On servit un verre de schnaps à chacun, puis un autre, malgré la réticence de Judith.

Putzi reprit son monologue : «J'ai connu tant d'hommes. Churchill, Coolidge, Roosevelt, Taft... Ils auraient dû le tuer d'une balle.» Il parlait d'Hitler, dont il avait été l'ami. Manifestement, il n'en tirait ni gloire ni honte.

Putzi confia qu'Hitler avait passé beaucoup de temps dans cette maison, dès la fin de l'année 1924. Il y avait trouvé un havre, une famille. Egon parut gêné; dans un anglais impeccable, il prit la parole : «David, vous lirez peut-être qu'Hitler fut mon parrain. Ce sont des foutaises. Oui, je me souviens de lui à la maison. Mais la vérité, c'est que j'ai combattu l'Allemagne nazie, un uniforme

de l'armée américaine sur le dos. Je suis comme mon père, américain et allemand.» Puis, il acheva, pour lui-même plus encore que pour son interlocuteur : «J'enseigne l'histoire européenne et américaine au Brooklyn College de New York. Mes étudiants sont pour la plupart des Juifs. L'histoire du siècle est si complexe...»

La fatigue du voyage, le décalage horaire, l'émotion et les deux verres de schnaps bus trop vite plongèrent David et Judith dans un océan cotonneux. Ils étaient au spectacle. Putzi était un tourbillon, le genre d'homme qui vous embarque dans son univers. *Larger than life*, me résumerait David. Un fleuve qui sort de son lit et fertilise les berges.

Plus tard, père et fils entamèrent un long débat sur le pouvoir de séduction d'Hitler. Comme au théâtre, ils devaient faussement, jetant des coups d'œil au couple de jeunes Juifs américains installés devant eux. De toute évidence, ils avaient déjà eu cette conversation. Leur compagnonnage de plus d'un demi-siècle avait résisté aux déchirures de l'Histoire.

— On m'a souvent demandé ce qui fascinait autant les foules chez Hitler..., lança Egon.

— Les gens avaient faim, ils étaient humiliés, l'interrompit Putzi.

— *Nein, nein, nein*, c'est moi qui ai la parole, monsieur! Et je pense que j'ai un très bon argument pour faire comprendre tout ça aux jeunes gens d'aujourd'hui, qui vont dans les discothèques, qui écoutent les Beatles, et autres choses du même style. (Egon scrutait David et Judith, dont il

supposait, à juste titre, qu'ils appartenait à cette jeunesse.) Ça les emporte sans réserve, ça les rend dingues. Eh bien, Hitler, c'était pareil! Son engagement total, sa mise à nu en public, ça faisait le même effet. Sauf que dans un cas, c'est une énergie sexuelle, dans l'autre, une excitation pour un programme politique. Je veux dire par là...

Putzi l'interrompit à nouveau, et s'adressa à David et Judith, médusés : « Vous devez savoir une chose, une chose que beaucoup ignorent, j'en ai parlé avec Mussolini en personne. (David retint sa respiration.) Il y a des tas de gens susceptibles d'emporter un public, mais Hitler avait le don d'immédiatement... (Il claqua des mains, ce qui fit sursauter Judith.) Voilà, il était le docteur, il pouvait soigner les fous, les malheureux, tous ceux qui avaient faim... Ils l'idolâtraient. Il a gagné avec un petit journal contre toute la presse. Et sa voix, et sa personnalité, la manière dont il a soutenu les anciens soldats, qui avaient combattu pendant quatre ans et qui étaient rentrés chez eux comme des mendiants. Ils ont vu en lui un chef. Il était "le Soldat inconnu". C'est une chose effroyable. »

On but encore quelques schnaps. Putzi se remit au piano, puis s'arrêta encore. Hitler avait voulu sa mort. Il avait même tenté de le faire disparaître. Le vieillard n'avait pas envie de revenir sur cette histoire. Il sortit de sa bibliothèque la version anglaise de ses Mémoires. « Vous la lirez vous-même. »

Putzi demanda à David beaucoup trop d'argent pour accepter de faire le film. Egon posa sa main sur le bras de son père afin de le ramener à la

raison. « Une telle somme est insensée, papa... » Putzi se défendit mollement. Il semblait avoir perdu l'énergie qui l'animait quelques instants plus tôt. L'entrevue touchait à sa fin. On allait se revoir, prendre le temps d'avancer sur un *synopsis*. Putzi se plut à employer ce terme. Lui aussi avait, il est vrai, tenté sa chance dans le cinéma en Allemagne durant l'entre-deux-guerres. Revenant sur cet épisode, il s'anima : « C'est la faute de Goebbels ! Il a tout gâché. Sans lui, tout aurait été différent... Et je ne parle pas que de cinéma. »

Avant de prendre congé des deux jeunes gens, Putzi désigna un tableau, un paysage américain : « C'est chargé d'Histoire, ici, vous savez. Du côté de ma mère, les Sedgwick, des Américains du Connecticut, nous avons des héros de la guerre d'Indépendance et de la guerre civile. » Puis il se tourna vers un autre tableau, des montagnes enneigées : « Et là, c'est le côté de mon père, les Hanfstaengl, de purs Bavarois. Il y a une Hanfstaenglstrasse à Munich... » Il leur tendit une main fatiguée. Il lui fallait se reposer. Judith fut frappée par la douceur de son regard.

Au moment de refermer la porte, Putzi se pencha vers David, chuchotant presque : « Mon cher, je ne suis qu'un modéré, croyez-moi, pendant toutes ces années, j'ai tout fait pour ramener Hitler à la raison, l'apaiser, le détourner de ses mauvais démons — ces fous furieux incultes qui ne rêvaient que de destruction... Ils ont gagné la bataille, ils ont même tenté de m'assassiner, avec une mise en scène d'une odieuse perversité. Alors je me suis enfui, et me voilà. »

On promit de se revoir.

Pour repartir, David et Judith empruntèrent le même chemin qu'à l'aller. Il avait à nouveau neigé ; les traces qu'ils avaient laissées en venant avaient disparu.

La rencontre n'avait ressemblé à rien de ce qu'ils avaient envisagé. Ils s'étaient imaginé un vieillard peut-être incapable de mettre de l'ordre dans ses souvenirs. Ils avaient rencontré une tornade, un homme-ouragan. Mais ce n'était pas cette vitalité qui bouleversait David. C'était autre chose, qu'il ne parvint à formuler que bien plus tard : Putzi lui avait plu. Il l'avait séduit. Par ses rires, son humour, sa musique. La façon dont il parlait à son fils, cette manière de passer d'une langue à l'autre. Il avait du charme. Oui, c'est cela, Putzi l'avait charmé. Aux États-Unis, des mois plus tard, David écrivit ces mots sur la première page du synopsis qui ne deviendrait jamais un film : « C'est l'histoire d'un homme qui fut l'ami d'un monstre et qui demeura charmant. »

FRATERNITÉ

D'un geste souple, Putzi se saisit de son pardessus et de son chapeau, puis ouvrit la porte. Un courant d'air glacial s'engouffra dans la maison. Il laissa son ami passer devant lui le temps de refermer; celui-ci descendit les marches et s'engagea sur le chemin de graviers menant à l'extérieur de la propriété. En quelques foulées alertes, Putzi le rattrapa et lui posa la main sur l'épaule en signe de fraternité.

L'année 1924 s'achevait. Pour la première fois, Hitler rendait visite aux Hanfstaengl dans leur nouvelle maison. Quelques jours plus tôt, il avait été libéré de la prison de Landsberg où il n'avait purgé qu'une infime partie de la peine à laquelle il avait été condamné après le piteux échec du putsch de la Brasserie, les 8 et 9 novembre 1923. Et il bouillonnait. Que lui importait la liberté s'il n'avait pas le droit de prendre la parole en public? Le putsch et le procès lui avaient assuré dans tout le pays une solide notoriété dont il ne pouvait rien faire.

À peine libéré, il s'était rendu chez les Hanfstaengl. Putzi, l'un de ses fidèles, avait réussi à prendre la

fuite après le fiasco du putsch manqué. Avec quelques autres fugitifs, dont Hermann Esser, l'un des plus anciens compagnons d'Hitler, il avait franchi la frontière autrichienne et trouvé refuge à Salzbourg. Craignant d'être arrêté s'il tentait de revenir en Allemagne, Putzi avait passé quelques semaines loin de son foyer, avant de franchir la frontière à la veille de Noël. Caché à Munich, il avait appris que les charges contre lui avaient été abandonnées. Il en fut à la fois soulagé et déprimé. N'en valait-il pas la peine ?

La visite d'Hitler le comblait. C'est lui que le Führer avait choisi, et non l'un des incultes qui gravitaient autour de lui. Putzi les haïssait, et plus encore la confiance qu'Hitler leur accordait. Lorsque Alfred Rosenberg avait été nommé à la tête du mouvement nazi par intérim, Putzi avait failli rompre avec Hitler pour de bon.

Il n'était pas dupe. Il savait que son ami n'était pas venu uniquement pour lui : il nourrissait une passion pour Helene, son épouse. C'était grâce à elle que le Führer était devenu, depuis leur première rencontre en janvier 1923, l'un des invités les plus réguliers des Hanfstaengl, qui le recevaient dans leur modeste appartement de Gentzstrasse, à Munich. Après un meeting qu'Hitler avait tenu au cirque Krone de Munich, Putzi lui avait présenté sa femme. Les yeux plantés dans ceux d'Helene, le Führer avait accepté l'invitation à dîner.

L'appartement des Hanfstaengl était devenu un foyer de substitution. Il y passait de longues soirées à deviser sur les affaires du monde avec Putzi, à monologuer sur la renaissance de l'Empire

allemand, ou encore à jouer avec le petit Egon qu'il aimait prendre sur ses genoux pour raconter ses souvenirs de la Première Guerre mondiale en imitant le bruit des canons, ce qui effrayait et amusait le garçon. Et il jetait des regards furtifs en direction de cette « belle Américaine » qui se déplaçait avec grâce dans son impeccable intérieur.

Putzi n'était pas jaloux. Il avait vite compris qu'Hitler serait incapable de céder à la tentation : les contacts physiques le dégoûtaient. Le voir effleurer de ses lèvres la main d'Helene ou s'interdire, l'été venant, de se baigner dans la Baltique ou quelque lac de Bavière lui avait suffi à se faire une religion sur la pudeur paralysante d'Hitler. Cet homme pourrait rester seul avec Helene, lui faire les promesses d'un amant plein de désir, sans qu'il se passe jamais rien de charnel. Des années plus tard, après avoir, malgré tout, cherché à lui trouver une femme, Putzi confierait à quelques amis : « Hitler est asexuel. »

Mais là n'était pas la seule raison de son absence de jalousie. Le fait est que Putzi n'aimait pas cette femme, épousée en toute hâte en 1920 parce que, à son âge, il fallait bien se marier.

Il avait alors trente-deux ans et passait son temps à rêvasser derrière le comptoir de L'Académie de l'Art, une petite boutique qu'il avait ouverte à New York à la fin de la guerre, en face du Carnegie Hall. C'était ce qu'il restait du rêve américain de son père. Pas grand-chose ; quelques lithographies ayant miraculeusement échappé aux autorités américaines, qui avaient saisi les biens des Allemands et des Germano-Américains.

Dans cette boutique, les visiteurs étaient si rares que Putzi remarqua sans peine la jeune femme blonde qui se présenta un jour de décembre 1919. Elle avait l'avantage d'être la fille unique d'un homme d'affaires de Brême émigré aux États-Unis. Sur les rares photos que l'on trouve d'elle, son visage est quelconque, joli mais sans mystère. Quelques dîners plus tard, Putzi se fiança avec Helene Niemeyer, chacun pensant secrètement avoir fait une bonne affaire. Entre eux, il ne fut jamais question d'amour. Pour Putzi, les vraies amours s'étaient achevées dans les cris, les larmes et la promesse de ne plus jamais se revoir. Djuna Barnes, adorée et presque épousée, c'était la vie d'avant, la vie bohème, le New York brumeux, littéraire et nocturne des années 1910 : «*It's sex o'clock in America*», écrivait la presse de l'époque.

Sur le pont de Brooklyn, un soir de 1914, il avait entrevu la possibilité d'un destin. Les sources ne disent pas si la guerre avait déjà commencé de l'autre côté de l'Atlantique. Putzi avait d'abord aperçu une ombre, sur le pont mal éclairé. Je les imagine marchant dans la même direction, elle quittant Greenwich Village où elle s'était installée l'année précédente, lui sa belle boutique de la Cinquième Avenue. Qu'allaient-ils faire de l'autre côté du pont balayé par le vent ? Peut-être quelques virées dans les bars de Brooklyn.

Une fine silhouette dissimulée sous une longue cape noire, une veste d'homme à carreaux ouverte sur une chemise blanche au large col, un turban recouvrant une coupe à la garçonne, des lèvres d'un rouge foncé et des joues creusées ne nuisant

pas à l'harmonie d'un visage dont les yeux trahissaient une profonde tristesse : cette ombre à l'élégance raffinée charriait tout un monde. Putzi en avait été charmé. Le nom de Djuna Barnes n'ornait encore aucun journal, aucun livre. Putzi avait fait à la jeune femme une cour effrénée, et lui avait promis de l'exposer dans sa boutique — elle réalisait des croquis, mais hésitait encore entre dessin et littérature. À force de la côtoyer, il s'était lié à un petit aréopage d'admirateurs de Djuna. Ce monde était fascinant. Un jeune écrivain sans le sou, Edmund Wilson, un dramaturge dont le talent était déjà reconnu, Eugene O'Neill, une sublime actrice, Mary Pyne, qui bien qu'en couple avec le poète Harry Kemp eut sans doute une relation amoureuse avec Djuna. Et bien d'autres encore, que j'imagine surpris par ce marchand d'art à la taille hors norme et au nom allemand. Lui, au moins, avait de l'argent. Et qu'il était drôle ! Avec lui, on passait ses soirées à danser, à rire et à boire. Il jouait du piano avec grâce, et se lançait dans des sketches hilarants : d'une voix fluette, il imitait telle actrice à la mode, puis d'un coup, tonitruant, Teddy Roosevelt à la chasse aux éléphants !

La guerre semblait loin. Putzi crut trouver son destin dans les volutes de Greenwich Village. Il menait une vie de pygmalion américain, au côté de Djuna qui publia son premier livre en 1915. Ce fut un succès modeste, mais elle commençait à exister. À l'insistance de Putzi, ils se fiancèrent. Il était fantasque, et ses mains sublimes. Des mains de pianiste, longues et puissantes. Putzi aima Djuna, comme il n'aima sans doute plus jamais, au point de lui

pardonne ses nuits auprès d'autres corps, l'alcool et la drogue qui font perdre la tête.

Mais la guerre emporta tout sur son passage. En 1917, saisi par un soudain patriotisme, Putzi annonça à Djuna qu'il n'épouserait qu'une Allemande. La rupture fut si violente que la jeune femme songea au suicide. Plus tard, elle y consacra une scène du *Bois de la nuit*, finalement coupée par l'éditeur. Putzi avait failli être un héros de roman. Quand le livre sortit, en 1936, il n'avait pas oublié Djuna, qu'il n'avait cessé de revoir à Paris et à Londres. Et il n'avait pas non plus abandonné l'espoir d'être un jour un héros.

Avant Helene, il y avait eu aussi Mary Foote, une peintre de dix ans son aînée, qui exerça sur lui une brève mais intense fascination. Elle fut le calme après la tempête. Manifestement, les artistes l'attiraient. Quant à Helene, ce fut un choix d'adulte, raisonnable. Avec elle, Putzi fit le deuil de la passion. Il pouvait s'imaginer un avenir. Un an après leur mariage, leur fils Egon était né. Est-ce ainsi que les hommes vivent ? Putzi s'en persuada. Le ménage était triste, et après quelques mois, même si les apparences restaient sauvées en société, aucun des deux ne fit plus semblant d'être heureux à la maison. Au bout d'un moment, Helene ne reprochait même plus à Putzi ses sorties nocturnes, qui s'achevaient sûrement dans d'autres draps. Il s'en inquiéta au début, puis s'en accommoda.

À en croire Helene, qui aimait beaucoup Hitler, celui-ci lui devait la vie.

Durant la nuit du 8 au 9 novembre 1923, le putsch avait échoué. Les conjurés n'avaient pris le pouvoir que dans la brasserie : ils n'iraient pas plus loin. L'armée et la police ne se rallieraient pas à leur folle aventure.

Putzi avait eu pour mission d'informer les journalistes étrangers : quelque chose d'important allait se passer à la Bürgerbraükeller, une brasserie de Munich. Les rares journalistes américains qu'il avait convaincus de venir, dont Larry Rue du *Chicago Tribune* et H.R. Knickerbocker du *Baltimore Sun*, n'avaient pu que mesurer à quel point ce coup d'État était piteux.

Dans la nuit munichoise, le défilé auquel participèrent, outre Hitler, Lunderdorff, Scheubner-Richter, Göring et bon nombre d'aspirants de l'école d'infanterie était celui de morts-vivants. Quatorze putschistes et quatre policiers périrent au cours d'un échange de coups de feu. Putzi, lui, était bien à l'abri : ce ne serait pas la dernière fois

qu'il resterait au bord de l'Histoire. Alors qu'il était sur le point de les rejoindre, il avait appris que la police avait fait feu sur ses camarades. Le nazi Scheubner-Richter avait été tué. Dans sa chute, il avait emporté Hitler, lui sauvant peut-être la vie. Hagard et souffrant, l'épaule démise, celui-ci était parvenu à s'enfuir par une rue latérale, où par chance il était tombé sur le docteur Walter Schultze, un S.A., qui l'avait jeté dans une voiture.

Cette voiture prit la direction de Garmisch, au sud. Destination : l'Autriche. Mais le village d'Uffing se trouvait sur le chemin et Hitler se souvint que Putzi et sa sœur Erna y avaient acquis quelques mois plus tôt une résidence secondaire — une belle maison traditionnelle, située non loin de la ferme que leur mère possédait et du lac Staffelsee sur lequel se reflètent en hiver les monts enneigés des Alpes bavaroises.

C'est à la porte de cette maison qu'il sonna vers sept heures du matin. Helene dormait d'un sommeil profond ; sa deuxième grossesse l'épuisait. Lorsqu'elle se réveilla enfin, elle s'imagina qu'on lui apportait des nouvelles de son mari. La vue d'Hitler la surprit, son teint cadavérique l'effraya. Deux hommes l'accompagnaient, un médecin et un infirmier. Ils étaient agités et jetaient des coups d'œil derrière eux. « Vite, madame, ouvrez la porte, nous sommes sans doute suivis. » Elle se rendit compte qu'Hitler souffrait ; le médecin n'était pas parvenu à lui remettre son épaule en place.

Après s'être reposé un moment, Hitler décida qu'il était temps de repartir vers l'Autriche. Mais

il était trop tard. La mère de Putzi téléphona. La police était là. Elle venait de fouiller sa maison, et ne tarderait pas à frapper à leur porte. C'en était fini. Hitler, livide, flottait dans le peignoir de Putzi qu'Helene lui avait prêté. Selon elle, il se saisit alors de son pistolet, bien décidé à se faire exploser la cervelle. D'un geste rapide, elle lui arracha l'arme des mains, la cacha dans un pot de farine, puis blâma Hitler d'avoir songé à abandonner la lutte et les camarades qui croyaient en lui. « Vous sortirez de prison en héros ! » insista-t-elle.

Après s'être ressaisi, Hitler dicta ses instructions pour ses plus proches collaborateurs. Quelques instants plus tard, le lieutenant de police Rudolf Belleville lui passa les menottes sans qu'il opposât la moindre résistance.

Sur le pas de la porte, les bras croisés pour se protéger du froid, Helene regarda Hitler s'éloigner, le cœur battant, fier de lui avoir sauvé la vie.

L'Histoire lui en serait reconnaissante, se dit-elle.

Un peu plus d'un an plus tard, sur cet étroit chemin blanchi par une fine couche de neige, Hitler et Putzi devisaient. La neige étouffait les voix et le bruit des pas. Putzi avait attendu, pour sortir, que la petite Hertha se fût endormie. Le choix du prénom de la fillette, quelques mois auparavant, avait donné lieu à une grave crise au sein du couple. Helene lui avait tenu tête : « Tous les prénoms des Hanfstaengl commencent toujours par la lettre E, Edgar, Ernst, Erna, Egon... J'en ai assez de cette tradition familiale ! Moi aussi j'ai mon mot à dire, Putzi ! Et si on donnait à cette enfant un prénom commençant par un H?... » À force de cris, d'arguments et de larmes, Putzi s'était avoué vaincu. L'enfant s'appellerait Hertha, avec un H, le H d'« Helene ». Il se consola en y voyant aussi le H d'« Hanfstaengl », et secrètement celui d'« Hitler ». Par la suite, il y verrait surtout une malédiction.

Hertha dormait, Noël 1924 approchait, et Hitler et Putzi s'éloignaient de cette maison, où un demi-siècle plus tard un couple de jeunes Juifs américains se présenterait.

Hitler vivait une période de latence. Il était libre, mais son parti avait été dissous. Comme il le confia à Putzi ce jour-là, le putsch raté lui avait appris que l'heure n'était plus aux coups d'État, que la force était entre les mains du gouvernement en place, et qu'il fallait donc parvenir au pouvoir par les urnes. Ces certitudes, dont il pressentait qu'elles seraient d'une importance capitale pour l'avenir, émergeaient dans un océan de perplexité.

Être apprécié d'un homme que l'on admire est un bonheur qui tient à ce point du miracle que l'on craint à chaque instant de le perdre. À cette époque, Putzi était l'élu, et il était prêt à tout pour prolonger cette félicité. Il admirait Hitler et savait parfaitement ce que celui-ci attendait de lui, à commencer par des connexions dans la haute société munichoise, que seule une vieille famille pouvait offrir. Putzi présenta Hitler à de grandes lignées, les Bechstein, fabricants de pianos, et les Bruckmann, notamment Elsa, aristocrate roumaine qui à son tour introduisit le Führer auprès des industriels allemands, sans qui rien n'aurait été possible.

Cette haute société était séduite par les discours d'Hitler, son charisme, sa fausse modestie. Il les rencontrait le plus souvent dans une tenue bavaroise traditionnelle, qu'il portait également devant les photographes qui immortalisèrent son séjour dans la prison de Landsberg. Ils croyaient en la sincérité de cet homme incarnant une nation qu'ils espéraient voir renaître. Ils oubliaient qu'ils étaient à l'origine de la disparition des valeurs qu'Hitler prétendait restaurer.

Thomas Snégaroff

Putzi

Le pianiste d'Hitler

« Étais-tu un monstre, Putzi? Étais-tu un clown?
Faut-il choisir? »

Il mesurait deux mètres, mais on le surnommait Putzi, « petit bonhomme ». D'abord marchand d'art à New York, Ernst Hanfstaengl devient, dans les années 1920, le confident et le pianiste d'Hitler. Sans son soutien, le Führer ne serait sans doute jamais devenu celui qu'on connaît. Putzi lui offrit de l'argent, des relations, et des airs de Wagner. Jalosé par les nazis, cet homme excentrique crut en son destin. Il n'obtint que la disgrâce. Et une chance de rédemption : réfugié aux États-Unis, il servira d'informateur à Roosevelt...

Son histoire tragique, burlesque, nimbée de mystère – où l'on croise aussi bien Goebbels que Carl Jung ou Romy Schneider – est celle d'un héros de roman.

« Un récit captivant, qui entraîne le lecteur au cœur du pouvoir nazi et permet d'approcher Hitler au plus près. »

Yasmine Youssi, *Télérama*



Thomas Snégaroff

Putzi

Cette édition électronique du livre

Putzi de Thomas Snégaroff

a été réalisée le 30 mars 2022

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072964329 - Numéro d'édition : 401581)

Code Sodis : U40945 - ISBN : 9782072964350

Numéro d'édition : 401584